porte se fut refermée sur elle, quand elle se trouva seule, son corps fragile s'affaissa dans le fauteuil qui le soutenait, et une larme vint pebler à sa paupière.

III

A LA RECHERCHE DE SON PÈRE

Pour n'avoir pas rencontré tout à fait chez le baron l'accueil des anciens jours, Raphaël n'était pas moins transporté de la plus folle ivresse. Il avait vu Berthe, il avait pu s'enivrer de sa présence pendant plus d'une heure, elle lui avait serré la main ; c'était plus qu'il n'en fallait pour attiser la passion dont il était dévoré.

—Ainsi, murmurait-il en regagnant l'atelier de M. Carmelet, c'est à elle que je dois tous les bonheurs que j'ai savourés aujourd'hui. Elle s'est souvenue de moi, elle n'a pas vu en moi le manœuvre d'aujourd'hui, mais le Raphaël d'autrefois, l'inséparable compagnon de sa plus tendre jeunesse...

Il ne faut pas croire, en effet, que, pour avoir pris courageusement le tablier de l'ouvrier, Raphaël avait absolument renoncé à redevenir l'homme qu'il était, ou du moins qu'il promettait d'être jadis.

Ce n'était pas le bien-être matériel que regrettait Raphaël, mais plutôt le bien-être intellectuel au sein duquel il avait vécu jusqu'à l'âge de dix huit ans.

Il trouvait bien, le soir, en rentrant chez lui, les tendres causeries de sa mère, les délicatesses de la vie de famille ; mais pendant toute la journée, il restait en contact avec des hommes grossiers, dont la brutalité et le cynisme heurtaient violemment ses goûts et ses idées.

Il se rappelait le temps où de nombreux amis venaient s'asseoir à la table de son père, où Berthe, encore enfant, s'appuyait sur son bras pour aller assister aux magiques splendeurs de la *Biche au Bois*. Lorsque ce passé lui revenait en mémoire, il n'avait qu'à fermer les yeux pour jouir par l'imagination des joies qu'il avait goûtées, car le visage de la jeune fille était inséparable pour lui de toutes ces fêtes de l'esprit et du cœur. Voilà pourquoi la gracieuse image de Berthe était restée toujours présente à sa pensée. Ce qu'il aimait en elle, ce n'était peut-être pas tant sa personne que ce passé qui lui aidait à supporter les trivialités du présent.

Aussi le cœur de Raphaël était encore en liesse, lorsqu'après avoir terminé sa journée il revint dîner avec sa mère et lui dépeignit en termes chaleureux le bienveillant accueil qu'il avait reçu. Il en fit bien un peu les honneurs au baron, mais tous les éloges, tous les remerciements s'adressaient à Berthe.

Madame Desarceaux était dans le ravissement. La joie de son fils lui avait ensoleillé l'âme. Depuis longtemps elle ne l'avait vu si gai.

—A propos ! fit tout à coup Raphaël. Et Adolphe, l'as-tu vu ?

—Non. Est-ce qu'il devait venir ici ?

—Il ne me l'avait pas promis ; mais il me semble qu'après les bontés que tu as eues pour lui, il te devait bien une visite.

—Mon Dieu ! rien ne presse, dit madame Desarceaux avec indulgence. S'il n'est pas venu aujourd'hui, il viendra demain.

—C'est probable, fit Raphaël. Et le fauteuil que je t'ai acheté, en es-tu contente ?

—Délicieux ! Je lui ai trouvé une place admirable ; là vois-tu, devant la fenêtre. J'ai travaillé toute la journée aussi mollement que dans un lit.

—Allons, tant mieux.

—C'est à ce point, continua madame Desarceaux, que je me demande comment un meuble semblable se trouvait chez Marianne Martin.

—Son fils m'a expliqué ce mystère, car je m'en étais étonné comme toi. Madame Martin a fait l'emplette de ce fauteuil dans une vente.

—Il y a longtemps alors, car le velours en est bien fané.

—Il y a dix ans environ, paraît-il, et comme tu le supposes bien, il n'était pas neuf. Aussi je compte acheter un jour quelques mètres de velours et le recouvrir en entier. Il en a tellement besoin que je suis surpris qu'Adolphe ne l'ait pas fait. Il est vrai que ce garçon est si bizarre...

—Bizarre ! en quoi ? demanda madame Desarceaux.

—Ma foi ! je serais fort embarrassé de te le dire, répondit Raphaël ; cependant il y a dans son existence quelque chose qui m'intrigue.

—Quoi donc !

—N'as-tu pas remarqué, comme moi, qu'il n'a jamais voulu donner l'adresse de ce M. Durand, chez lequel il travaille ?

—Je m'en suis étonnée comme toi, mais les raisons qu'il invoque...

—Sont mauvaises, interrompit Raphaël. Il prétend que M. Durand ne veut pas être importuné de remerciements pour les secours qu'il a fait parvenir à madame Martin. Je ne dis pas le contraire ; mais quand même cela serait vrai, je n'admets pas qu'Adolphe ait caché cette adresse à sa mère.

—Eh bien ! pourquoi l'a-t-il fait ? Car, on ne peut pas lui contester cela, il adorait sa mère.

—Ce n'est pas douteux ; mais je ne sais pas...

—Ah ! tu vois bien, tu ne sais pas. Eh bien, je ne sais pas non plus, moi ; mais il y a encore autre chose qui m'a surpris, ajouta Raphaël.

—Qu'est-ce encore ?

—Quand madame Martin est morte, quand je me suis chargé, pour ce pauvre garçon de faire toutes les démarches indispensables, je lui ai proposé d'aller chez M. Durand, de l'inviter, lui et ses ouvriers, à suivre l'enterrement de la pauvre femme...

—En effet, c'était tout naturel.

—Eh bien, il a refusé cette fois encore de m'indiquer cette adresse.

Sous quel prétexte ?

—Sous prétexte que la douleur d'un bossu est ridicule et que ses camarades se moqueraient de lui.

—Allons donc ! fit madame Desarceaux avec incrédulité.

—Je te le jure ! Aussi, depuis ce jour-là, je suis presque tenté de croire...

—Achève.

—Que ce M. Durand pourrait bien être un personnage de fantaisie, hasarda Raphaël.

—Mais ce n'est pas possible ! Et l'argent qu'Adolphe donnait de sa part à cette malheureuse femme ?

—Je sais bien ; mais cet Adolphe, que sa mère elle-même nous représentait autrefois comme un paresseux, qui ne se met au travail que le jour où il entre chez M. Durand... chez M. Durand que personne ne connaît...

—C'est vrai ! s'écria madame Desarceaux, mais alors...

—Oui, c'est précisément ce que je me demande... fit Raphaël en hochant la tête.

Madame Desarceaux demeurait grave et recueillie. Les justes observations de son fils avaient ébranlé quelque peu sa naïve crédulité.

—Voyons, fit-elle avec un geste familier aux personnes que l'incertitude trouble, tu as donc appris quelque chose ?

—Rien de plus que je ne t'ai dit, répondit Raphaël, mais cela me paraît si obscur que, si j'en avais le temps, je chercherais à faire la lumière dans ces ténèbres, et je ne réponds pas qu'un de ces matins... Oui j'en aurai le cœur net... Parbleu ! La chose est bien simple : guetter le départ d'Adolphe, le suivre et m'assurer qu'il va réellement chez un relieur qui porte le nom de Durand.

—Mais il peut n'avoir pas d'ouvrage ce jour-là, être indisposé... et, dans ce cas, il ne faudrait pas se hâter d'en conclure...

—Je recommencerais l'expérience trois ou quatre fois, s'il le faut ; mais je veux savoir à quoi m'en tenir.

—Comme il te plaira, dit madame Desarceaux ; mais c'est te donner bien du tracassé, et perdre du temps pour une chose qui n'offre pas grand intérêt.